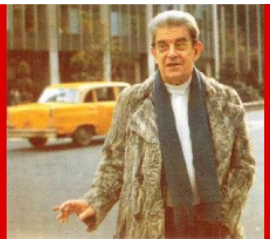
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **745** – Samedi 21 octobre **2017** – 09 h 09 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Levées de voiles

EN AVANT

Harcèlement sexuel au travail, levée du voile,
la chronique d'Hélène Bonnaud

Moment Angot, par Vanessa Sudreau

LECTURES

Apprendre à désobéir, *La leçon d'allemand* de Siegfied Lenz ?, par Hélène de La Bouillerie

Harcèlement sexuel au travail, levée du voile

La chronique d'Hélène Bonnaud

Un documentaire récent, « Le harcèlement sexuel au travail, l'affaire de tous » (1), a éclairé ce lien du sexuel et du pouvoir dans les relations professionnelles entre les hommes et les femmes. Les réalisateurs, Andrea Rawlins-Gaston et Laurent Follea, ont ouvert le chapitre de ces relations de domination et de soumission entre hommes et femmes dans le cadre du travail au moment où l'affaire Harvey Weinstein battait son plein.

Le signifiant « harcèlement moral au travail » (2) avait qualifié la façon dont un supérieur hiérarchique porte atteinte à la santé psychique de son employé. Une loi existe qui permet de porter plainte contre de tels agissements. Le harcèlement sexuel ne vient que compléter ce tableau en y adjoignant la mise en jeu du sexuel dans ce rapport de domination. Le regard y est toujours convoqué : regard qui déshabille, regard qui traque, provoque, invite, investit, regard qui domine, regard qui soumet.

Le harcèlement touche à l'image de soi

Ce documentaire, aux qualités pédagogiques évidentes, démontre comment aujourd'hui, bon nombre d'actes relevant de la définition du harcèlement sont pratiqués en toute tranquillité dans le cadre du travail, confrontant les femmes qui en sont victimes à se taire pour éviter le scandale ou la perte de leur emploi.

Les femmes interviewées montrent en effet comment certains hommes, la plupart étant leurs supérieurs hiérarchiques dans l'entreprise, ont entrepris de les séduire puis de les harceler dans le but de les fragiliser et de les amener à accepter leurs propositions sexuelles répétées. En général, cela commence par des compliments sur la beauté, l'élégance, le corps comme objet de désir jusqu'à l'advenue de remarques plus crues sur les seins, le cul, etc. touchant alors à l'intimité sexuelle de la femme et à son image propre. Cela produit souvent des effets de honte et de colère, et parfois attaque profondément l'image de soi.

Ce procédé du harcèlement affecte la victime qui peu à peu, se sent devenir pur objet de l'Autre, ce qui peut la conduire à une dépression grave. Se sentir objet de l'Autre renvoie chacun à la dimension de soumission propre aux fantasmes dont Freud a montré l'incidence

dans la vie psychique. Mais si le fantasme sexuel a une action bénéfique dans l'inconscient du sujet qui imagine certains scénarios de soumission, voire de viol, en aucun cas la réalisation de ces fantasmes n'est souhaitée par le sujet. Bien au contraire. Il y a une frontière, une limite infranchissable entre le fantasme et la réalité. Lorsque la réalité force cette barrière, il y a alors intrusion d'un réel traumatique.

Se servir des fantasmes féminins

De nombreux hommes se servent de ces dits fantasmes féminins pour imaginer qu'elles sont des jouisseuses qui s'ignorent ou cachent leur jeu derrière des attitudes policées. En fait, sous les masques de la bienséance, toute femme cacherait en elle ce secret inavouable d'aimer être asservie par un homme. Cette idée a longtemps ouvert la porte à l'humiliation sexuelle des femmes. Malgré les changements d'époque, cette croyance se maintient dans l'esprit de certains hommes, qui s'imaginent qu'une femme jouit quand elle est avilie par un homme ou – version plus *soft* – que c'est un homme qui révèle à une femme sa féminité, laquelle lui serait toujours insue. Cela autorise l'homme à lui faire savoir que son corps, en tant que celui d'une femme, dit quelque chose sur elle qu'elle ignore, ou encore que l'appel au sexe à son égard est si fort qu'il ne peut ni l'ignorer ni y résister. Ainsi, c'est elle qui porte la faute de ce qui se passe de sexuel dans leur relation.

Ce comportement est le résultat d'une perversion de l'homme. Il s'agit d'une pathologie concernant le rapport à son sexe, dont Lacan dit que, chez l'homme, il est tordu (3), et qui se reporte sur les femmes. Il s'agit d'un symptôme. Et ce qu'on épingle sous le terme « prédateurs » renvoie à la mise en jeu chez ces sujets d'une jouissance à démontrer à la partenaire-victime qu'elle n'est qu'un objet sexuel à la merci de leur désir.

C'est sous ce scénario de contrainte que ledit prédateur mobilise celle qu'il a choisie pour être son objet et c'est parce qu'il lui inflige son bon vouloir qu'il jouit de cette situation. La soumission dans laquelle cela plonge la femme qu'il convoite est toujours ce qui est mis en jeu dans son comportement et qui fait fonctionner son mode de jouir. Guetter le moment où elle va craquer, la tourmenter, tourner autour d'elle pour la réduire à son sexe, donne à cet homme la jouissance de son pouvoir sur elle. Rappelons-nous avec Lacan combien le fantasme sadien (4) reste d'actualité.

« Balance ton porc »

« Balance ton porc » : c'est sous cette injonction suffisamment injurieuse pour marquer les esprits que la journaliste Sandra Muller a lancé un appel sur Twitter pour inviter les femmes à dénoncer les hommes qui les ont harcelées au travail, en racontant les détails de leur vécu. Des milliers de tweets de femmes ont alors déferlé pour expliquer la façon obscène dont elles ont été victimes de leur patron. Cela touche tous les milieux, ce qui indique bien qu'il ne s'agit pas de faire de cette problématique une affaire d'éducation, mais bien de sexe mâle. Soit.

La faute est sur l'homme et il s'agit bien de le lui faire savoir. Messieurs, tremblez à votre tour, vous avez tant à vous reprocher, semble dire cette avalanche de tweets. La parole est libérée, et les juristes s'inquiètent, voulant orienter ces dénonciations en plaintes adressées à la justice : ils indiquent ainsi qu'il ne suffit pas de dénoncer les faits, mais de les juger.

Un article du 19 octobre de l'écrivaine Maya Khadra resitue bien l'enjeu d'une telle parole : « La campagne "#balancetonporc" repose sur les bases d'une violence verbale hargneuse. Pour riposter à l'agression, certaines femmes recourent au verbe aigri et acariâtre. C'est ce que l'anthropologue René Girard nomme, dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, la "rivalité mimétique". La mimesis d'appropriation est celle qui pousse la victime à s'identifier au bourreau et à être aux prises à des "instincts contagieux et destructeurs" » (5). Nous reconnaissons là la blessure imaginaire de l'axe *a-a'* dans le schéma L de Lacan (6) où s'écrit la rivalité en miroir, toujours mortelle, d'où surgit le pire dans les relations entre hommes et femmes.

S'en indigner n'est pourtant pas mon propos. Il s'agit plutôt d'apercevoir dans cette bousculade féministe, la réaction à ce qui constitue un silence fait de honte, de culpabilité, de dégoût, de répulsion d'une expérience de déplaisir qui n'a jamais cessé d'exister et qui, aujourd'hui, s'exprime. L'obscénité des termes utilisés n'indique finalement que ce fait : dans le signifiant, circule la jouissance du dire.

Les réseaux sociaux, nouveau mode pour se compter

Que dire de cette parole multiple qui s'élève grâce aux réseaux sociaux ? Qu'on peut la compter. Les tweets, au un par un, se comptabilisent. Du coup, on annonce que 53 % des femmes ont été harcelées au cours de leur vie. Les chiffres parlent. On peut aussi y voir une gonfle imaginaire qui s'est ouverte, brisant l'omerta et dénonçant la dimension sexuelle et de pouvoir des rapports entre hommes et femmes. Celle-ci est souvent niée ou reléguée comme négligeable dans le cadre du travail comme si, là encore, la loi du plus fort était toujours de mise. C'est cette confusion entre la jouissance du pouvoir et la jouissance sexuelle qui est dénoncée. Aucun pouvoir n'autorise à prendre une femme en otage au nom de son désir, ou plutôt pour sa jouissance propre.

Pour la secrétaire d'État en charge de l'égalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa, « tout ce qui permet de parler du harcèlement est une bonne méthode » (7). Elle considère à juste titre que « Twitter, ça ne remplace pas un tribunal, une action en justice, mais c'est déjà un premier pas ».

Selon l'association d'aide aux victimes de harcèlement sexuel, l'AVFT, « le nombre de plaintes est d'environ un millier par an. Les condamnations restent très rares, moins d'une centaine chaque année. Les parquets considèrent que les faits ne sont pas assez graves pour poursuivre, ou que les preuves sont insuffisantes » (8).

Voilà pourquoi les voix qui s'élèvent aujourd'hui favoriseront une plus grande vigilance dans le traitement de ces plaintes.

1 : Diffusé dans « Infrarouge » le 12 octobre 2017 sur France 2, Cf. ici
2 : Hirigoyen Marie-France, « Le harcèlement moral au travail », *Que sais-je ?*, n° 3995.
3 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 11 juin 1974, inédit.
4 : Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.765.
5 : Cf. ici
6 : Lacan J., « Le séminaire sur "La lettre volée" », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 53.
7 : Cf. ici
8 : Cf. ici

Moment Angot

par Vanessa Sudreau

De temps en temps, dans l'opinion, il y a des *moments Angot*. Des *buzz*, il y en a tout le temps, certaines concentrations forment des moments-ceci ou cela, mais un *moment Angot*, c'est autre chose. Pourquoi ? Parce que ça ne retombe pas comme un soufflet : ça laisse des traces, ça a des effets et des conséquences. Le moment Angot a des conséquences affines à l'enseignement de Lacan.

Les effets sont sans doute à la mesure de son courage et de ses nécessités, une leçon en acte de ce que peut être « l'éthique des conséquences ». À commencer par le courage qui fut le sien de revenir, revenir avec son corps, sur le plateau de ONPC (1) après l'avoir quitté sous les huées d'un public dressé au chahut du bon sentiment.

Ce 17 octobre sur France Culture, Christine Angot a parlé avec calme ; de sa voix fine qui monte d'un cran d'un coup, cette voix qui épouse parfaitement sa détermination, ou qui la lui donne ; avec sa précision de chirurgien qui passe la lame au millième de millimètre près. C'est essentiel cette précision. Si vous faites passer la lame un millième de millimètre à côté, vous avez quoi ? Vous avez #dénoncetonporc# par exemple : la haine des femmes contre les hommes comme réponse au mépris ancestral des hommes (et des femmes) pour la féminité. Angot, elle, fait passer la lame « à la virgule près », comme elle l'a dit ce matin-là à Guillaume Erner, soulignant : « sinon vous n'êtes pas entendu ». Elle le fait à l'écrit, bien sûr, c'est pourquoi elle touche si juste, mais elle le fait aussi quand elle parle. Elle ne parle pas du tout comme elle écrit, mais elle parle *en écriture*, dirai-je faute de mieux. Ce n'est pas tout à fait le régime de l'*apparole* (2) (selon Jacques-Alain Miller) ; si l'appareil fonctionne, le a privatif n'est pas, lui, en fonction. Et donc cela « rompt le consensus » (3).

Pourquoi un tel fatras de réactions contre elle suite à son échange avec Sandrine Rousseau, sur ONPC, le 30 septembre 2017 ? Christine Angot a son idée sur la question : elle semble penser que c'est lié à *la marque de l'inceste* (4). Peut-être. C'est même sûr puisqu'elle le dit, elle le sait.

Peau d'âne n'en finira-t-elle donc jamais d'attirer sur elle cette sorte d'envie mélangée de haine et de fascination ? Ce manteau de honte, qu'en faire ? Le cacher ? En jouir collectivement pour s'en faire un nom propre ? Un nom de victime ? Le brûler ?

Christine Angot a laissé choir ce manteau par deux fois : dans *L'inceste* (5), comme un peu de biais, elle a essayé de le ranger, au milieu d'autres manteaux, elle l'a décrit au milieu d'autres choses qu'elle décrivait, elle l'a fait entrer dans une série. Dans *Une semaine de vacances* (6), elle l'a extrait de la série, pour le détricoter fil à fil, elle nous a montré chaque fil du manteau, isolé de la pièce unifiée. Elle a défait son manteau de honte. Elle en a débrouillé la masse.

Peut-être qu'*on* lui en veut de ne pas « assumer » son « héritage » en ajoutant son chant au concert des victimes d'incestes et d'abus. Peut-être qu'on lui en veut de ne plus porter ce manteau. Ou d'avoir montré au grand jour les fils de ce manteau. Montrer comment c'est fait un manteau de honte. Et comment ça se défait. Comment on met le statut de victime au placard ou au feu, quand on ne renonce ni au bien dire, ni à la joie, ni à ce qu'on a à faire.

Mais je crois qu'elle paye encore autre chose. Je crois qu'elle paye le fait de faire voler en éclats les semblants. Christine Angot a trouvé un joli nom pour ça : *la phrase discours (phrase-toute-faite)*. Elle développe ce point dans une remarquable interview donnée à Télérama peu après l'émission ONPC : « Quand on veut dire quelque chose, on passe par des figures imposées. […] Ce n'est pas un rapport direct aux mots. » Qui peut soutenir « un rapport direct aux mots » ? Bien peu d'entre nous sans doute, publiquement en tout cas, le cabinet de l'analyste en est même le symptôme. Pour Christine, le discours, c'est le pouvoir, mais aussi « la langue de bois », « le code est la neutralité ». Pour Lacan, le discours, c'est le lien social. En toute logique quand Angot parle, elle dit. Elle dit, comme on dirait dans le cabinet de l'analyste, non qu'elle nous fasse des confidences, c'est pas tellement ce vers quoi elle est portée, mais elle fait résonner une parole *directe*, qui « fait qu'on voit», d'un coup, dans un éblouissement parfois sauvage, de quoi il s'agit. Pour Sandrine Rousseau, et sans calcul malveillant – à mon avis, aucun –, elle a fait apparaître la jouissance qui peut être prise, malgré soi, au statut de victime, les fameux « bénéfices secondaires de la maladie » de Freud.

Elle fait donc vaciller les semblants et davantage, elle fait craquer le sol, les murs se fissurent. Il y a toujours un moment, quand elle parle, où je me demande si la baraque ne va pas nous tomber dessus ! Mais non, Christine Angot ne cesse pas d'essayer de se faire comprendre avec son bien précieux : les mots.

Lacan ne disait-il pas que la plupart d'entre nous prenions « la grand' route » pour parler, et même pour vivre, il appelait même ça le Nom-du-père.

Un jour d'avril 2013, Christine Angot et Jacques-Alain Miller ont tiré une leçon ensemble, avec les fils du manteau défait à leurs pieds, tous les deux sur la scène du Sorano à Toulouse avec ce curieux objet brûlant entre leurs mains, les restes du manteau : *Une Semaine de vacances*.

Ce livre a poussé J.-A. Miller à une trouvaille qui a fait florès, qui nous oriente depuis lors, et qui cependant n'a pas dit son dernier mot : ces fils, rendus visibles d'être désolidarisés, lui ont fait dire : « Nous n'en pouvons plus du père ! » (7). C'est d'avoir dépiauté la chose jusqu'à la défaire de tout sens, pour la montrer vraiment, que ce puissant aphorisme nous est venu.

Tout compte fait, ce fatras des dernières semaines n'est peut-être pas seulement une *cata* ! Bien sûr il y a beaucoup de vulgarité et de haine, sans doute inévitable… Mais cela n'empêche pas Christine Angot d'y revenir, et de se débrouiller encore ; et quand elle fait ça, à chaque fois, on en apprend un bout.

À quel prix pour elle ? Je ne peux m'empêcher de m'en soucier, je ne devrais pas, ce n'est pas mon affaire, et elle est très forte. Moi qui m'étais identifiée à elle pour son extrême sensibilité – à la parole, aux mots –, j'en suis pour mon compte à présent.

1 : « On n'est pas couché », émission sur France 2, dans laquelle Christine Angot est chroniqueuse.
2 : Cf. Miller J.-A., « Le monologue de l'apparole », *La Cause freudienne,* n° 34, octobre 1996.
3 : Angot Ch., « Christine Angot s'explique : "J'en ai assez qu'on demande aux femmes de revendiquer la souffrance" », interview par Fabienne Pascaud et Nathalie Crom, *Télérama*, 5 octobre 2017. Cf. ici
4 : Cf. Angot Ch., France Culture, 17 octobre 2017.
5 : Angot Ch., *L'inceste*, Stock, 1999, Le livre de poche, 2001.
6 : Angot Ch., *Une semaine de vacances*, Flammarion, 2012, Editions 84, 2013.
7 : Cf. « Nous n'en pouvons plus du père ! Jacques-Alain Miller lit *Une semaine de vacances* », *Lacan Quotidien*, n° 317, 26 avril 2013.

LECTURES

Apprendre à désobéir, *La leçon d'allemand* de Siegfried Lenz

par Hélène de La Bouillerie

La leçon d'allemand (1), chef d'œuvre de Siegfried Lenz paru en 1968, est désormais étudié dans toutes les écoles en Allemagne, avec une visée pédagogique, celle de dénoncer et de prévenir l'endoctrinement dont le peuple allemand a été l'objet. Comment éduquer les jeunes à ne pas se laisser endoctriner et à ne pas oublier la faute des pères ? C'est l'objet de ce roman qui a connu un succès mondial retentissant.

Siggi, jeune adolescent, est enfermé dans une maison de redressement au sortir de la guerre, pour avoir dérobé et caché les œuvres du peintre Max Nansen. Dans cet établissement où des psychologues zélés expérimentent des pédagogies nouvelles pour redresser les jeunes délinquants, Siggi se retrouve puni d'avoir rendu feuille blanche à une rédaction alors qu'il devait plancher sur le thème, ô combien éloquent : « les joies du devoir ». Bien loin de sécher, c'est par excès d'inspiration que le jeune Siggi n'a pu coucher la moindre ligne sur le papier. Il se retrouve donc enfermé dans sa cellule, avec pour punition de terminer cette rédaction coûte que coûte. Des mois durant, il va noircir cahier après cahier jusqu'à ce qu'il accomplisse son récit, faisant revivre les souvenirs de celui dont il a tout appris en ce qui concerne le devoir.

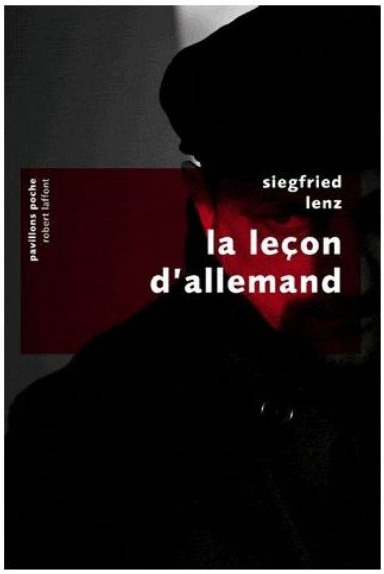
Les joies du devoir évoquent d'abord l'image du père, policier de son état, fonctionnaire zélé du petit village de Rugbüll, qui arpentait par tous les temps avec sa bicyclette, son fils hissé sur le porte-bagage, la lande sauvage de cette région du nord de l'Allemagne. Le devoir du père arrive sous la forme d'une lettre de Berlin, qu'il doit apporter à son destinataire, le grand peintre Nansen (derrière lequel on reconnaît la figure de Nolde). Il s'agit de faire appliquer l'interdiction de peindre à celui qui avait été son ami d'enfance, sa peinture étant qualifiée de dégénérée par les nazis. Le père mettra un zèle particulier dans ses tournées de surveillance, emmenant son fils avec lui pour l'éduquer à bien faire son travail.

Pourtant, c'est le désir qui sera au rendez-vous pour Siggi. Avec Nansen, l'enfant fait la rencontre d'un désir non formaté, celui de l'artiste et de son œuvre, dont aucun dressage ne viendra à bout. Un désir viscéral, vital, de l'ordre de la nécessité. Cette rencontre va conduire Siggi à réaliser un acte, en volant les œuvres de l'artiste pour les sauver.

La leçon d'allemand, c'est d'abord un apprentissage, celui de ne pas obéir. À l'instar de Thomas Bernhard ou d'un film comme *Le Ruban blanc* de Michael Haneke, le roman montre comment l'obéissance aveugle, le dressage sadique produit le pire, à savoir la mécanique nazie. Cette métaphore de l'obéissance aveugle d'un peuple qui s'est laissé dresser par à un maître obscur, c'est bien entendu l'enjeu du texte.

Ce qui néanmoins mérite d'être souligné est que la méthode de dressage stupide, appliquée par les psychologues de la maison de correction, ne vient pas à bout de Siggi et va même réveiller son talent, celui de l'écriture, puisqu'il en arrive à accoucher d'un récit magnifique en forme de roman d'initiation. Certes, ce n'était pas l'effet recherché, mais le désir emprunte toujours des voies de traverse.

1 : Lenz S., *Deutschstunde*, 1968, trad. *La leçon d'allemand*, éd. Robert Laffont (pavillons poche), 1985, réed. 2015.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.